



**Louis Vierne**, né à Poitiers (Vienne) le 8 octobre 1870<sup>1</sup>, mort à Paris le 2 juin 1937, est un musicien compositeur français, organiste titulaire du grand orgue de la cathédrale Notre-Dame de Paris. Figure incontournable de l'école d'orgue française au <sup>xx</sup>e siècle, Louis Vierne a mené une carrière de compositeur, professeur et d'organiste interprète et improvisateur.

Vierne a fait connaître son œuvre et celle de ses maîtres par de nombreux concerts donnés en France et à l'étranger — avec notamment une tournée de 64 récitals aux États-Unis à la fin des années 1920. Pédagogue recherché, au Conservatoire de Paris comme assistant, à la Schola Cantorum ou en privé, il a formé une très grande génération de musiciens qui ont contribué à diffuser son art et ses qualités musicales. Son nom et son œuvre restent associés à l'orgue, en particulier celui de la cathédrale Notre-Dame de Paris dont il fut titulaire pendant 37 ans. Fortement inspiré dans ses compositions par cet instrument d'Aristide Cavallé-Coll, Vierne fut l'un des premiers organistes à le faire entendre au disque en gravant en 1928 une série de pièces écrites et plusieurs improvisations.

Il laisse une œuvre de près de 70 opus d'une grande variété et d'un style tout à fait personnel à la fois hérité de ses maîtres romantiques mais aussi attentif aux influences de son époque et de l'orgue symphonique. Au-delà de son instrument, Vierne est un compositeur complet ; sa musique de chambre, ses compositions pour piano ou encore ses pages orchestrales révèlent une grande maîtrise d'écriture, un langage raffiné égalant l'importance de ses œuvres pour orgue.

## Biographie

---

Louis Vierne naît à Poitiers le 8 octobre 1870. Inscrit dès le lendemain sur les registres communaux, il est baptisé le 17 octobre à la cathédrale Saint-Pierre<sup>3</sup>. Son père, Henri Vierne (1828-1886), est né à Lisieux dans une famille au bonapartisme convaincu duquel irréductiblement il ne s'éloigne pas. Licencié ès-lettres de l'Académie de Paris, successivement répétiteur d'histoire à Bédarieux puis à Cahors — où Gambetta est son élève — avant d'être régent d'humanité à Laon, Henri Vierne abandonne la carrière de professeur en 1856<sup>6</sup>. Il se tourne alors vers le journalisme et grâce à des relations parisiennes devient secrétaire de rédaction du *Journal de la Vienne*, feuille bonapartiste, basé à Poitiers avant d'en devenir en 1867 le rédacteur en chef. C'est cette même année qu'il rencontre Marie-Joséphine Gervaz (1845-1911), d'origine savoyarde, qu'il épouse.

Louis naît, en second après une fille disparue à treize mois, atteint d'une cataracte congénitale que les médecins très rapidement jugent inopérable. Ses parents profondément attristés par la disparition de leur fille et l'infirmité du nouveau-né portent à Louis une attention toute particulière. Dans ses *Mémoires*, Vierne ne cesse de décrire avec beaucoup d'émotion « une chaude et continuelle tendresse qui, de très bonne heure, [le] prédisposa à une sensibilité extrême. » S'il ouvre les yeux presque aveugle il parle néanmoins assez tôt et s'exprime très bien dès ses dix-huit mois — signe évident d'une très bonne oreille<sup>11</sup>. Un de ses premiers souvenirs, bien qu'effrayant, est d'ailleurs un moment marquant de son univers sonore qu'il a lui-même décrit :

« Ma bonne m'avait conduit sur la promenade de Bloss[a]c, où était installé le kiosque dans lequel jouait, tous les jeudis à quatre heures, la musique militaire. J'avais deux ans et demi : je fus pris d'une atroce frayeur et poussai des cris perçants en me cramponnant au cou de la domestique qui dut me ramener rapidement à la maison. »

La sensibilité sonore — et générale — de Vierne semble précoce. Il l'explique lui-même par le fait d'être privé presque entièrement de la vue et d'être au cœur d'un foyer très aimant. Il ne distingue pas les objets, il entend les voix mais n'observe pas de visages, seulement des formes devant lui. Quelques mois plus tard, au début de l'année 1873, une voisine emménage avec un piano au-dessus de l'appartement de la famille Vierne. Le jeune Louis en entendant l'instrument, après quelques crises semblables à celle du kiosque, est très curieux de ces sons qui lui parviennent. Au bout de quelques jours il veut voir de près

l'instrument. La voisine lui montre alors le piano et lui pose les mains sur le clavier ; Vierne décrit : « elle me chantait des mélodies enfantines et la *Berceuse* de Schubert : je la retins par cœur et la cherchai sur le piano, à sa grande joie et à la stupéfaction de ma mère. » Le foyer s'agrandit de deux enfants en 1872 et 1873 avec Édouard et Henriette<sup>13</sup>. En avril 1873, Henri Vierne prend les nouvelles fonctions de rédacteur en chef du *Paris-Journal*. La famille le suit et emménage au 4 passage de l'Élysée-des-Beaux-Arts puis au 11 bis rue Geoffroy-Marie (à côté des Folies Bergère). L'appartement accueille des figures importantes comme Barbey d'Aurevilly qui confie à son ami Henri Vierne : « Tu es pour l'Empire, moi pour le Roi. Il a fallu cette affreuse République pour nous réconcilier ! »

Henri Vierne achète à son fils aîné un piano à lames de verre, Louis y recrée les airs qu'il entend autour de lui. Ses parents constatant cette habileté demandent conseil à Charles Colin, oncle paternel de Louis. L'oncle testa l'oreille du garçon avec des successions d'accords « jolis » et « moins jolis » qui firent réagir le jeune Louis. L'enfant joua les quelques airs qu'il connaissait parmi lesquels la *Berceuse* de Schubert entendue à Poitiers. L'oncle Colin décèle une évidente prédisposition à la musique et affirme que Louis a une très bonne oreille, entend très bien l'harmonie et possède un sens du rythme ainsi qu'une bonne mémoire. Il demande cependant aux parents de ne pas le brusquer dans son apprentissage et d'attendre le moment opportun. Louis est emmené à plusieurs reprises chez cet oncle musicien, rue de Grenelle, qui donne des cours ; c'est là où il entend pour la première fois au piano des œuvres de Mozart, Beethoven ou Schumann.

En 1876, le foyer voit disparaître Henriette, emportée par la rougeole. Bien qu'atteints, Édouard et Louis y survivent. Henri Vierne soutient pendant trois mois la candidature d'un bonapartiste à Saint-Malo avant de se voir offrir le poste de rédacteur en chef du *Mémorial de Lille*, quotidien du soir bonapartiste. La famille le suit dans cette ville. Louis y commence son apprentissage auprès des Sœurs de la Saint-Union pour les rudiments de grammaire, d'Histoire, de géographie et de calcul. Sa famille conçoit exprès pour lui un livre de lecture en très gros caractères et un exemplaire des *Fables* de La Fontaine. Le jeune Louis travaille et écrit avec un gros crayon gras, ne pouvant manier et distinguer une fine plume. Malgré ces aménagements et l'assiduité de l'enfant pour étudier, ses parents se décident à consulter plusieurs spécialistes pour tenter d'améliorer par tous les moyens la vue de leur fils. C'est ainsi qu'après plusieurs rencontres ils sont envoyés vers le Dr de Wecker, ophtalmologiste autrichien inventeur de l'iridectomie<sup>21</sup>. Appliquant ce traitement, le jeune Louis est opéré en deux fois dans une clinique de Paris les 12 et 17 novembre 1877. L'intervention est une réussite et l'enfant gagne un peu de vision supplémentaire. Mais pour ne pas abuser et fragiliser ses yeux, il est décidé que Louis apprenne néanmoins le braille. Il commence à travailler avec Henry Specht venu spécialement de l'Institut National des Jeunes Aveugles de Paris. En 1878, la famille Vierne accueille un nouvel enfant, René.

Le jeune Louis poursuit sans relâche son apprentissage. En 1877-1878 il suit des cours de piano avec M<sup>lle</sup> Gosset, pianiste recommandée par l'oncle Colin. Grâce au braille il peut apprendre plus rapidement et travailler seul correctement. Il étudie ensuite sous la direction de Richard Horman avec lequel il fait de grands progrès. Dès l'âge de 7-8 ans, Vierne travaille l'instrument jusqu'à 3 heures par jour à tel point qu'on doit le freiner et fermer le piano à clef. Après deux ans d'apprentissage seulement le jeune Louis se produit déjà dans des auditions publiques. Lors d'un concert en l'église Saint-Maurice, en 1879, Charles Colin venu écouter son neveu se montre très enthousiaste et ravi des progrès de Louis pour lequel il prédit une carrière de musicien. C'est au cours de ces années lilloises que Vierne découvre l'orgue qu'il remarque dès 1876 à l'église Saint-Étienne. L'organiste de l'église Saint-Maurice fit monter le jeune garçon à sa tribune et lui explique le fonctionnement de l'instrument.

En 1880, le *Mémorial de Lille* fusionne avec *L'Écho du Nord*, journal républicain. Chose inacceptable pour Henri Vierne qui démissionne de ses fonctions le 5 décembre 1880 et revient à Paris tenir plusieurs chroniques au *Gaulois*, à *La Patrie* et au *Figaro*. La famille le suit et regagne Paris. Ses revenus diminuent considérablement en comparaison de ceux de rédacteur en chef dans le Nord<sup>27</sup>. Le ménage habite 4 place Dancourt. La tante Colin poursuit l'instruction de Louis allant jusqu'à apprendre elle-même le braille pour parfaire le travail de son neveu<sup>28</sup>. Son mari prie les parents de Louis de le conduire un

dimanche à Sainte-Clotilde pour y entendre Franck. Vierne en est durablement ébloui, la chose constitue pour lui un choc musical profond. L'oncle Colin lui explique l'importance de l'œuvre de Franck dans la musique. Malheureusement Charles Colin succombe à une pneumonie le 26 juillet 1881. C'est cette même année que ses parents décident d'envoyer Louis à l'Institut National des Jeunes Aveugles pour développer son apprentissage malgré sa vue imparfaite.

Louis Vierne entre à l'Institut National des Jeunes Aveugles (INJA) de Paris le 14 octobre 1881 sous le matricule n° 855<sup>30</sup>. Il décrit dans ses *Souvenirs* un lieu où l'orientation de son avenir y a été déterminante mais aussi l'endroit où les heures n'étaient pas toujours heureuses : « [en 1881] j'entrai pour neuf années dans l'ombre de cette maison où devait se fixer mon avenir musical<sup>31</sup>. » Dès son arrivée il retrouve Henry Specht qui lui avait enseigné le piano à Lille<sup>32</sup>. Il continue l'apprentissage de cet instrument auquel vient s'adjoindre l'étude du violon avec Henri Adam, membre du Quatuor Lamoureux<sup>33</sup>. Parmi ses condisciples et ses professeurs se nouent des amitiés solides dont certaines dureront toute la vie comme celles avec Maurice Blazy (1873-1933) ou Albert Mahaut (1867-1943<sup>34</sup>). Fondé par Valentin Haüy, l'établissement dispense un enseignement strict dans les sections intellectuelle, professionnelle, religieuse et musicale<sup>35</sup>. Dans ce dernier domaine l'apprentissage n'est d'ailleurs nullement une distraction puisqu'en dehors de la pratique du clavier il est obligatoire d'apprendre un instrument d'orchestre. Vierne apprend ainsi le violon. La section impose également le solfège, l'harmonie et la composition. Le travail manuel est aussi de rigueur pour permettre aux non-voyants d'être plus adroits dans leur vie future. Vierne est de ceux de l'atelier de filèterie. L'enseignement dit intellectuel est quant à lui plus sommaire et réunit les rudiments des instructions primaire et secondaire. Bernard Gavoty précise que Vierne souhaite approfondir son instruction : « Il [lui] faudra [...] sorti de l'école, un courage singulier pour parcourir, étape par étape, le cycle de ses études classiques et y incorporer le programme d'études secondaires, puis supérieures, qu'il s'était juré, dès ses années d'école, de s'assimiler. »

Louis semble néanmoins plus mûr que la majorité de ses camarades, et lorsqu'un problème à résoudre lui paraît facile, il s'attarde plus longuement sur l'étude de la musique. Il apprend le tambour et est admis dans la fanfare de l'école. Ses parents, accompagnés des deux petits frères, viennent lui rendre visite les jeudis et dimanches. S'il décrit ensuite dans ses *Mémoires* des joies mais aussi des moments plus tristes il travaille toujours avec un grand intérêt sans aucun relâchement. Il est d'emblée très bon élève et obtient de belles récompenses dès ses premières années. En 1883 il est ainsi gratifié d'un 2<sup>e</sup> prix en 3<sup>e</sup> division en Enseignement intellectuel, d'un 1<sup>er</sup> prix en 1<sup>re</sup> division en Solfège et d'un 1<sup>er</sup> accessit en 5<sup>e</sup> division en Piano.

En 1884-1885, Vierne intègre l'orchestre de l'école grâce auquel il participe à un voyage à Amsterdam pour une série de 4 concerts dans la salle du Palais de l'Industrie. S'il se révèle brillant dans son apprentissage et ouvre son univers musical, la santé de son père se dégrade dans le même temps. Se sachant malade, peut-être même condamné, Henri Vierne s'assombrit selon les mots de son fils. Inquiète mais forte, la mère de Louis fait promettre à son fils de se montrer optimiste et de ne pas tomber dans la tristesse. Vierne décrit en évoquant l'existence de sa mère le début « d'une vie héroïque ». C'est néanmoins au cours de ce moment grave que Louis confie à son père le vœu d'être musicien. Henri accepte et encourage son fils à travailler et à persévérer.

L'année 1886 se révèle être très intense pour Vierne sur le plan émotionnel. En février, son père tombe gravement malade et bien qu'une trêve mi-avril lui permette d'achever son roman une rechute intervient le 15 mai. Henri Vierne finit par décéder le 6 juin des suites de ce qui se révèle être un cancer de l'estomac, à l'âge de 58 ans. Arrivé depuis peu dans les rédactions parisiennes, Henri Vierne prive, en disparaissant prématurément, sa famille de revenus<sup>40</sup>. Francis Magnard, père d'Albéric, directeur du *Figaro* assure exceptionnellement une rente de 100 francs par mois à la famille Vierne désormais privée du père. Louis réagit, selon les volontés de sa mère, avec « courage et lucidité ». Outre la poursuite de ses études dans lesquelles il souhaite réussir, il doit à présent se soucier de l'avenir de la famille en tant qu'aîné. Son frère Édouard rentre au Comptoir d'Anjou et habite désormais chez un ami de son

père. René, le cadet, est recueilli par une cousine à Condé-en-Brie. La veuve quant à elle devient intendante dans une maison de santé à Suresnes. Cette nouvelle situation si elle attriste le jeune homme de 15 ans qu'est Louis renforce d'autant plus son envie de réussir et achève certainement de le convaincre de se diriger vers une carrière d'artiste que son père soutenait à la condition d'y parvenir pleinement.

C'est aussi en 1886 qu'a lieu pour Vierne son premier concours public, dans la grande salle de l'Institut, face à un jury présidé par César Franck. Vierne obtient un 1<sup>er</sup> prix de violon et 2<sup>e</sup> prix de piano. Franck félicite personnellement le jeune homme qui se révèle très impressionné comme il le confie plus tard dans ses *Mémoires* :

« Le cœur me sautait dans la poitrine et mes oreilles bourdonnaient. J'étais livide. Je montai les marches de la petite estrade du jury et me trouvai devant un homme grand, un peu voûté, favoris argentés, vêtu d'une redingote noire et d'un pantalon gris, d'une régates noire. »

Vierne ne cache pas l'admiration qu'il porte à l'organiste de Sainte-Clotilde, ce dernier l'invite d'ailleurs à travailler l'orgue dans le but de rejoindre plus tard sa classe au Conservatoire. C'est dès l'année suivante, en 1887, que Vierne entame alors l'étude de l'orgue selon ces recommandations. Néanmoins il songe durant cette période à être violoniste, son professeur le trouvant très doué et lui-même s'intéressant à l'orchestre, le violon est l'instrument qui lui plaît davantage. Mais au premier contact avec l'orgue, Vierne est très sensible à l'harmonie, et trouve dans l'instrument à claviers un intérêt certain. Il prend ses premières leçons avec Louis Lebel (1831-1888), organiste à l'église Saint-Étienne-du-Mont, puis avec Adolphe Marty. Le talent de Vierne, sans doute inné, et le travail rigoureux déjà employé depuis des années font qu'en un an la technique du pédalier lui est acquise. Il est capable d'exécuter une fugue de Bach et d'improviser très correctement. Il ne délaisse pas pour autant les autres disciplines et compose dès 1886 un *Tantum ergo* (Op. 2) pour chœur mixte et orgue<sup>47</sup>. De même au violon et au piano, il remporte en 1887 les meilleurs récompenses. Franck, traditionnellement président du jury, lui renouvelle son intérêt et ses félicitations. Vierne se voit attribuer une bourse avant de passer les vacances d'été à Poitiers.